



IRAN-PAKISTAN-RAJASTHAN.

UN VALAISAN AU CŒUR DES NOMADES

Jeune réalisateur, amoureux du voyage hors des sentiers battus, Gaël Métroz a passé plus d'une année au contact de nomades. Une véritable épopée, dont est né un long métrage lumineux.

PASCAL BAERISWYL

C'est un voyage hors du commun. A la croisée des sentiers de Nicolas Bouvier et, parfois, des aventures de Tintin au Tibet. Voyager au rythme du pas, accompagner des peuples inconnus (Qashqa'i, Kalash) sur les plateaux du Kurdistan iranien ou au fond des vallées du Pakistan. Vivre au rythme d'un autre monde, tout en étant brutalement rattrapé par l'âpreté des événements...

Il y a un peu plus de 50 ans, l'écrivain genevois Nicolas Bouvier reliait avec sa petite Fiat Topolino Genève à Ceylan, avant de rejoindre le Japon. De ces trois ans de voyage naquirent «L'usage du monde» et «Le poisson-scorpion». Ces deux livres culte en poche, sa caméra et son enregistreur en bandoulière, Gaël Métroz a décidé, en 2005-2006, de refaire le voyage de Suisse au Sri Lanka. Mais contrairement à Bouvier, il abandonne vite les grands axes, les grandes villes, et choisit les «chemins de traverse», en accompagnant les nomades dans leur transhumance.

L'aventure tourne parfois au cauchemar...

Bucolique, l'aventure tourne parfois au cauchemar. A la frontière irano-pakistanaise, il est débarqué en pleine nuit, en plein désert, d'un véhicule rempli de clandestins baloutches (réputés pour leur férocité), auxquels il a confié imprudemment avoir un «swiss passport». «A ce moment, je me suis dit: voilà, c'est fini, je viens de signer mon arrêt de mort, ils vont m'enterrer dans le sable...» Par bonheur pour lui, les Ba-



loutches le laissent libre, à quelques kilomètres du poste-frontière... Sa bonne étoile accompagne Gaël Métroz tout au long de son périple dans les zones tribales pakistanaises sous la coupe des talibans. Fuyant les villes dangereuses, tel Quetta où venait de débarquer le fameux mollah Omar, le reporter cinéaste trouve son bonheur en rejoignant pendant sept mois le peuple kalash, tout en nord du Pakistan, à la frontière afghane.

L'aventure se poursuivra avec des hauts (à plus de 5000 m) mais aussi des bas. Epuisé, à la limite de la rupture, sur les cols afghans, il est agressé durant une traversée de désert. En Inde, au Rajasthan, il rejoint des Gitans, les seuls nomades sans bétail: «Arriver au lieu d'origine des Gitans, les mêmes qu'on voit partout dans le monde, était pour moi un peu comme la fin du voyage...»

De ces 13 mois d'odyssée au pays des nomades est né un film, qui sortira en septembre dans les salles sous le nom «Nomad's land - Sur les traces de Nicolas Bouvier». Un documentaire intense, personnel et universel, dont la première a eu lieu en avril au festival Visions du Réel à Nyon. Rencontre. I



Gaël Métroz au milieu de femmes kalash, caméra au poing... Avant d'être sauvé, plus tard dans son périple dans l'Himalaya, par un nomade kirghize, ici sur son dromadaire devant le Mustag Ata. PHOTOS G. MÉTROZ



BIO EXPRESS

GAËL MÉTROZ

> **Né en 1978.** Réside à Liddes (VS). Etudes: Collège à Saint-Maurice, puis études de lettres à l'Université de Lausanne.
> «**La voie** était toute tracée pour que je devienne enseignant. Je me suis dit alors que j'allais passer toute ma vie là...»
> «**Le jour** de la remise du diplôme, j'ai décidé de partir. J'ai voyagé durant 6 mois entre le Soudan, l'Égypte et l'Éthiopie, en envoyant des sons pour des émissions de la RSR». Articles pour «Le Nouveliste». «J'ai acheté un âne et traversé le désert du Soudan sur mon âne.»
> **De ce premier** voyage est né un film: «L'Afrique de Rimbaud». Sortie en DVD en France.
> **Aujourd'hui**, reporter et réalisateur indépendant. Habite dans un chalet à 2000 m, alimenté par un panneau solaire au pied des Combins. Nombreux voyages en Asie et Afrique. PAB
> <http://www.gaelmetroz.blogspot.com>

«Être voyageur en Asie, c'est admettre que l'on perd pied»

En repartant sur les «traces» de Nicolas Bouvier, à travers les pays qu'il avait traversés (Turquie, Iran, Pakistan, Inde, etc.) quel était votre but?

D'abord, je partage avec Bouvier l'idée selon laquelle «un voyage se passe de motif». Je suis donc parti seul, avec ma caméra, sans moyens, sans producteur, avec l'intention de réaliser un moyen-métrage documentaire. Au final, j'avais 150 heures de tournage! Je me suis dit qu'avec tout ce matériel, on pourrait faire un long métrage de 90 minutes. Alors j'ai rencontré un producteur qui n'avait pas froid aux yeux. L nous a fallu encore un an de travail, trois montages successifs, pour y parvenir.

A la vision du film, on est fasciné par votre capacité à entrer dans la vie des nomades. Comment avez-vous procédé?

J'ai toujours besoin de sentir le pouls du pays, je ne pars pas à l'aveugle. La première semaine, je ne sors jamais ma caméra. Dès que les gens ont compris que mes intentions sont bonnes, je fais mes premières images, toujours liées à leur culture.

Votre approche se fait en quelque sorte par «immersion totale»?

Oui. Par exemple, je donne toujours ma caméra aux enfants, aux curieux, afin qu'ils l'apprivoisent. Ensuite, à la fin de la journée, nous visionnons ensemble les rushes. Durant six mois, j'ai envoyé des sujets pour l'émission

«Passe-moi les jumelles» de la TSR. Je montrais d'abord à tout le village mon petit film avant de l'envoyer en Suisse. Si quelqu'un avait un avis défavorable sur une scène, je l'enlevais!

Y a-t-il des zones où il a été absolument impossible de tourner?

A Quetta, bien sûr, tout au sud des zones tribales du Pakistan, ville remplie de talibans. Là, je n'ai jamais osé sortir ma caméra. Idem dans les zones tribales (le fameux Waziristan), qui longent la frontière afghane. Du coup, quand je suis arrivé chez les Kalash,

J'EN SUIS RESSORTI NU

Au propos de Nicolas Bouvier – «c'est le voyage qui fait ou défait le voyageur» – que répondez-vous?

«J'ai eu la chance d'expérimenter les deux. Le voyage m'a d'abord défilé de bien des préjugés et de mes réflexes d'Occidental. Il m'a aussi défilé physiquement, mais c'est le prix à payer. D'un autre côté, lorsque vous êtes lavé par le voyage, quand vous êtes rasé de près, il ne reste plus qu'à reconstruire sur de nouvelles bases – qui ne s'appellent plus rentabilité, orgueil ou fierté. J'en suis ressorti nu, plumé comme un poulet, mais avec un sourire tout serein sous les couches de crasse.» PAB

tout au nord du Pakistan, tout est devenu facile.

Précisément, qui sont ces Kalash qui sont au cœur de votre film?

Les Kalash sont un peuple animiste. Pour les musulmans, ce sont des «kafir», à savoir des païens. Convertis dans le sang à l'islam, au XX^e siècle, ils ont été réduits de 300 000 à 3000 personnes de nos jours.

Vous les présentez comme un peuple menacé dans sa survie?

Dans 50 ans, les Kalash n'existeront peut-être plus. Aujourd'hui, ils souffrent de discrimination, notamment économique. Comme ce sont des «païens», on leur laisse le commerce de l'alcool... Leur religion est unique. Lorsque j'étais chez eux, le 24 décembre, il y avait alors une fête: selon leur tradition, c'est à ce moment-là qu'un ange descend du ciel sur terre!

Par quels moyens communiquez-vous avec eux?

J'avais des bases d'ourdu et d'hindi, et j'essaie toujours d'acquiescer quelques rudiments de la langue locale. En sept mois avec les Kalash, j'ai eu le temps d'apprendre un peu le «kalashamoun»...

Physiquement, comment avez-vous tenu le coup, notamment lors de la traversée de glaciers, en Afghanistan, ou dans le désert?

J'avais un sac de 30 kg sur le dos, rempli de matériel vidéo et photo. Un poids inouï! Je pensais m'en sortir en montagne car je viens de la montagne. Je me souviens d'avoir traversé des glaciers en chaussettes afin de mieux adhérer à la glace, l'estomac dévoré par les amibes. Il y a eu notamment une dizaine de jours où j'ai marché, épuisé, en mangeant des oignons de ciboulette... A un moment, j'ai craqué, mais par bonheur, des nomades m'ont recueilli et j'ai pu me retaper dans une yourte, pas trop loin de Kashgar en Chine...

Avez-vous eu le sentiment d'être allé à la limite de cette façon de voyager?

Je ne cherche pas la limite ni le point de friction comme dans l'aventure, mais plutôt le moyen de mieux savoir habiter le monde. Et pour cela, il n'y a pas de limites. Le but a toujours été de passer le plus de temps possible dans un lieu pour m'y sentir comme chez moi, puis, lentement, de pousser un peu les limites du voyage, dans le sens géographique comme dans la prise de risques.

Rétrospectivement, la prise de risques n'était-elle pas excessive?

Dès que je me sentais à l'aise dans une peuplade, alors j'acceptais d'aller plus loin avec eux, plus haut dans l'Himalaya, plus profondément dans le désert ou plus intimement dans leur culture. C'est là que sont apparus des

risques non prévus. Je ne suis pas un aventurier, mais lorsque je me suis retrouvé seul parmi les glaciers afghans, à 5000 mètres, tout ce qu'il me restait à faire... était de m'en sortir. Pas le temps d'imaginer le pire. Quand j'y repense, alors oui, c'était excessif. Mais si on veut donner au voyage le droit de vous changer, on ne peut plus tout maîtriser, comme chez nous. Voyageur en Asie, c'est reconnaître que l'on perd pied.

Qu'est-ce qui vous fascine le plus dans cette façon de voyager?

Par principe, je ne voyage avec personne, ou alors avec les gens du voyage ou de la route. Mon fantasme peut se résumer ainsi: je voudrais me sentir Qashqa'i chez les Qashqa'i, Kalash chez les Kalash, Gitan chez les Gitans...

C'est-à-dire être de partout et de nulle part à la fois?

Je ne suis pas plus chez moi ici que là-bas. C'est un sentiment qui ne me gêne plus du tout. Après ces 13 mois, je ne peux pas oublier cette vie-là! L'idée est de partager ma vie entre les deux. Je ne fais pas de plan à plus d'une année, mais je vais repartir avec ma caméra chez les Kalash. Ce sera leur film, parlant d'eux. De nouveau, ce ne sera pas un «pur» documentaire, ça débordera dans la mythologie et l'imaginaire. Comme chez les Kalash...

PROPOS RECUEILLIS PAR PASCAL BAERISWYL